

L'ALBUM LITTÉRAIRE

<p>ABONNEMENT : 6 mois 25 cts. 1 an..... 50 " Invariablement payable d'avance</p>	<p>RECUEIL DE LITTÉRATURE MORALE PARAIT TOUS LES VENDREDIS.</p>	<p>Le numéro..... 1 centia BUREAU : No. 59 Rue Des Cascades ST-HYACINTHE, P. Q.</p>
---	---	---

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

X

—Probablement, parce qu'ils ne rencontrent pas facilement la femme qui leur convient.

—Peut-être sont-ils trop difficiles. Mais tu n'aurais pas, toi, cette excuse à invoquer, car il t'est permis de choisir parmi les plus belles et les plus nobles.

—Je le veux bien, cher père ; mais on ne choisit pas une femme comme un bijou qu'on achète. Avant tout il faut être aimé.

—Tu as tout ce qu'il faut pour cela.

—Je ne sais pas.

—Tu es riche, distingué, intelligent, instruit ; tu as la jeunesse, la beauté, tu portes un grand nom et tu as, devant toi, un magnifique avenir ; il me semble que ce sont là des avantages personnels sérieux, qui doivent te donner confiance.

—Certainement, mon père ; mais je ne veux pas trop compter sur eux.

—Pourquoi cela ?

—Par crainte des déceptions.

—Serais-tu déjà sceptique ?

—Non, mon père, car je tiens à vous ressembler, à être digne de vous.

—Alors tu es trop modeste.

—Vous ne devez pas vous en plaindre ; je suis votre élève et vous m'avez appris à n'être ni présomptueux, ni orgueilleux. Si j'ai quelque mérite, je n'en connais pas encore la valeur. Du reste, en ce qui concerne le mariage, je ne suis point pressé de mettre à l'épreuve mes avantages personnels.

—Je ne vois pas de la même manière que toi. Veux-tu connaître ma pensée ? Eh bien, je voudrais que tu fusses marié dans un an, deux ans au plus tard.

Le jeune homme resta silencieux.

—Voyons, continua le marquis, n'as-tu pas déjà distingué ou fixé ton choix sur une des jeunes et charmantes jeunes filles que nous connaissons ?

—Mon père, balbutia le jeune homme.

—Réponds-moi franchement, comme à un ami.

—Eh bien, oui, mon père.

—Ainsi tu aimes cette jeune fille ?

—Oui, je l'aime.

—Le sait-elle ?

—Oh ! elle l'ignore, mon père.

—De sorte que tu ne sais pas si tu es aimé ?

Eugène répondit par un mouvement de tête. Les couleurs de ses joues s'étaient subitement effacées et il tremblait légèrement.

—Comme te voilà ému ! reprit le marquis d'un ton affectueux. Allons, ait bon espoir ; si elle ne t'aime pas déjà elle t'aimera, et cette aventure finira comme dans un roman par le mariage que je désire pour toi, un mariage d'amour. Maintenant, il me reste à te de mander le nom de cette jeune fille.

—C'est la meilleure amie de ma sœur, Mlle Emmeline de Valcourt.

Le marquis prit une des mains du jeune homme et la serrant dans les siennes :

—Je ne veux pas te cacher ma satisfaction, dit-il ; non-seulement j'approuve ton choix, mais tu as fait celui qui pouvait m'être le plus agréable. Tu peux aimer Emmeline, mon ami, elle sera ta femme, tu n'as à redouter aucun empêchement. Comme moi, l'amiral désire ardemment ce mariage. Que te dirai-je encore ? Tu avais sept ans et Emmeline à peine trois ans lorsque le comte de

Sisterne et moi nous vous avons fiancés.

A ce moment Maximilienne, sortant du château, accourut vers son père et son frère. Elle avait un papier à la main.

—Tu as l'air bien joyeuse, lui dit le marquis.

—Oui, cher père, je suis bien contente, répondit-elle.

—Quelle est la cause d'une si grande joie ?

—Cette lettre, que je viens de recevoir.

—De qui est-elle ?

—De ma bonne amie Emmeline de Valcourt. Tenez, cher père, lisez ; vous verrez qu'Emmeline n'est pas moins joyeuse que moi ; l'une et l'autre nous avons hâte de nous revoir. Elle arrive après-demain, quel bonheur !..... Si Mme de Valcourt avait écouté Emmeline, il y a déjà quinze jours qu'elles seraient à Coulange. Cher père, il faudra gronder Mme de Valcourt.

—Je te le promets.

Le marquis lisait, en souriant.

—Il n'y a rien pour toi dans la lettre, reprit Maximilienne, en s'adressant à son frère ; cela se comprend : depuis quelque temps tu es si peu aimable avec Emmeline.

—Tu es bien sévère pour moi, répliqua le jeune homme avec tristesse.

—Oui, monsieur, parce que vous le méritez. Vous pensez trop à votre algèbre, vos équations et je ne sais quoi encore. Mais j'espère bien que vous saurez vous faire pardonner. En attendant, continua-t-elle en lui tendant ses joues, embrasse-moi.

—Et moi ? fit le marquis.

—Voici mon baiser du matin. Maintenant je vous quitte pour aller embrasser maman.

Et, légère comme un oiseau, la gracieuse jeune fille partit en courant.

—Tu es bien sombre, dit le marquis à son fils, à quoi penses-tu ?

—Au reproche que m'a fait ma sœur.

—Ce qu'elle t'a dit prouve qu'elle ne soupçonne pas la vérité. J'ai lu la lettre de Mlle de Valcourt ; elle est très affectueuse, cette lettre. Mlle Emmeline ne parle pas de toi, c'est vrai, bien qu'elle sache que tu es ici. Pourquoi se montre-

t-elle aussi réservée ? Veux-tu savoir quelle est mon impression ? Eh bien, pour qui sait lire entre les lignes, il est facile de deviner que la charmante Emmeline ne dit pas tout ce qu'elle voudrait dire. Et le grand nombre de baisers qu'elle envoie à Maximilienne permet de supposer qu'il y en a au moins un pour toi.

Allons, mon fils, quitte cet air triste et sois joyeux comme ta sœur. Va, je ne crois pas me tromper en te disant que tu n'as plus beaucoup à faire pour être aimé.

XI

L'ŒUVRE COMMENCE

Il pouvait être huit heures du soir. Sosthène de Perny et José Basco causaient ensemble dans la maison de la butte Montmartre. Ils étaient préoccupés et paraissaient inquiets.

A chaque instant une contraction nerveuse plissait le front du Portugais. Sosthène était pâle et agité ; il semblait prêter l'oreille aux moindres bruits qui, du dehors, arrivaient jusqu'à eux.

Ils parlaient de choses insignifiantes, comme s'ils eussent redouté d'aborder le grave sujet qui occupait leur pensée. Cependant, après un moment de silence, Sosthène dit brusquement :

—José, je commence à craindre que vous n'ayez eu une mauvaise idée.

Une lueur sombre passa dans le regard du Portugais et les rides de son front se creusèrent davantage.

—S'il ne réussit pas, répondit-il de sa voix cuivrée, mon idée est mauvaise ; s'il réussit, elle est, au contraire, excellente.

—N'importe, nous jouons là un jeu terrible.

—Il faut être hardi quand on veut gagner beaucoup.

—Soit, mais tout peut être compromis.

—Mon cher, qui ne risque rien n'a rien.

—Enfin, José, je suis inquiet.

—Je veux bien vous avouer que, de mon côté, je ne suis pas absolument tranquille. Après tout nous ne savons rien, attendons.

—Voilà trois jours qu'il est parti.

—On ne fait pas toujours une chose aussi vite qu'on le voudrait.

—Plusieurs dangers le menacent.

—Je le crois aussi adroit qu'il faut l'être pour les éviter.

—Cependant, si malgré sa prudence il est arrêté ?

Le regard de José eut un éclair livide.

—En effet, cela se peut, répondit-il d'une voix caverneuse. Mais ne m'avez-vous pas dit que vous étiez sûr de lui ?

—Oui.

—Ne vous a-t-il pas juré ici que, quoi qu'il arrive, il garderait le silence ?

—C'est vrai.

—Est-il homme à tenir son serment ?

—Je le crois.

—Alors, mon cher, soyez moins prompt à vous effrayer.

—C'est égal, José, je me demande si vous n'avez pas trop risqué.

Le Portugais haussa les épaules.

—Hé, qui veut la fin veut les moyens, répliqua-t-il avec brusquerie. Si, à New-York, nous avons été hésitants, si nous avons manqué d'audace, le vieux juif aurait vendu ses diamants et nous serions encore en Amérique. Il y a certaines nécessités en présence desquelles il ne faut jamais s'arrêter. Vous devez être convaincu que je n'agis pas en étourdi ; je réfléchis, je cherche, je sonde le terrain sur lequel nous marchons ; je prépare la voie ; j'examine sérieusement chaque chose qui se présente ; je pèse le pour et le contre ; j'étudie, je calcule et je m'empare de ce que je crois le meilleur dans l'intérêt du but que nous voulons atteindre.

—Et, dit en continuant le Portugais, beaucoup de difficultés, beaucoup d'obstacles se dressent devant nous ; ils sont de plusieurs sortes et nous devons les renverser tous. Le marquis de Coulange est un de ces obstacles. Assurément, il n'y avait pas urgence absolue à nous débarrasser immédiatement du marquis ; mais je n'ai pas perdu de vue qu'on ne pouvait toucher à ses millions de son vivant. Incessamment nous allons nous mettre à l'œuvre ; j'ai dressé toutes mes batteries ; pour que rien ne vienne entraver notre marche en avant, la rapidité de notre action, j'ai jugé qu'il fallait, plus

tôt que plus tard nous débarrasser du marquis.

—Lui mort, la marquise est toujours là.

—Eh bien ?

—C'est un autre obstacle.

—Oui, mais facile à briser.

—Moins que vous le croyez, José.

—Mais elle ne peut rien contre nous, rien, répliqua José avec animation ; nous la tenons par le silence qu'elle garde depuis vingt ans, elle n'essayera même pas de lutter. Nous avons entre les mains ce qu'il faut pour l'obliger à renoncer à la fortune du marquis. Elle n'aura aucune prétention, elle abandonnera tout ; après comme avant, elle aura peur du scandale et reculera devant lui. Elle voudra se retirer du monde et ne demandera qu'à se réfugier dans une retraite profonde. Faute d'un douaire suffisant, elle se contentera d'une rente que lui fera sa fille et tout sera dit. Encore une fois, je vous le répète, nous sommes maîtres de la situation.

—Et le fils de la fille d'Anières, le comte de Coulange ?

—Celui-là n'est pas plus à craindre que la marquise. Les renseignements qu'on m'a fournis sur lui sont excellents, au point de vue de nos projets. C'est une nature exceptionnelle, une sorte de puritain ; il a les sentiments nobles, élevés, et une grande fierté. Dressé sur ses principes comme sur un piédestal, pour lui l'honneur est tout. Au bon vieux temps il eût été un héros de la chevalerie. Le jour où il apprendra qu'il porte un nom et un titre qui ne lui appartiennent pas, qu'il est étranger à la famille de Coulange ce jour-là, il n'attendra pas qu'on lui dise : allez-vous-en ; drapé dans ses principes, il quittera l'hôtel de Coulange sans en rien emporter.

—Vous croyez cela ? fit Sosthène avec ironie.

—Oui, je le crois. Ah ! dame, vous, de Perny, vous ne pouvez pas comprendre qu'on puisse agir ainsi. Vous ne feriez pas cela, moi non plus. C'est de la grandeur épique. Eh bien, j'en réponds, dans ce siècle où l'or est devenu le dieu fort, le dieu de tous, il y a encore des gens capables, dans leur fierté, de

pousser jusque-là le culte de l'honnêteté
Le comte de Coulange est de ceux-là.

— Vous pouvez vous tromper.

— Je veux bien l'admettre.

— Alors ?

— Nous possédons le manuscrit de la marquise ; grâce à ce précieux document, nous faisons rentrer dans le néant ce comte de Coulange pour rire.

— Mais c'est un procès.

— Sans doute.

— Et moi ? Un procès révèle tout et me condamne.

— Mon cher, vous oubliez toujours que vous n'existez plus, qu'une lettre que j'ai adressée de New-York en France a annoncé votre mort au marquis et à la marquise de Coulange. Pour que vous soyez mort réellement, que manque-t-il ? Seulement un acte de décès. Si, comme je l'espère nous réussissons sans avoir besoin d'employer les grands moyens, Sosthène de Perny ressuscite ; autrement vous continuerez à vous appeler, comme maintenant, Jacques Bailleul. Du reste, cela doit vous être fort indifférent ; vous ne tenez guère à votre nom de de Perny, qui n'est pas précisément ici, à Paris, en odeur de sainteté. Après tout, qu'est-ce que vous voulez ? Être riche, avoir deux ou trois millions afin de vous donner le luxe et les plaisirs que vous n'avez plus ? Eh bien, vous les aurez, nous travaillons pour cela.

La fortune du marquis de Coulange est évaluée aujourd'hui à environ vingt millions ; il me semble que la part de chacun sera assez belle.

Si vous ne pouvez pas ou si vous ne voulez pas rester à Paris, il vous sera facile d'aller où il vous plaira.

Avec la richesse, vous le savez, on peut se procurer partout des jouissances à satiété. En Angleterre vous serez un millord ; en Russie, un boyard, une excellence en Italie, un pacha en Orient, un nabad dans l'Inde, un mandarin en Chine. Si vous n'êtes pas content avec cela, permettez-moi de vous dire que vous êtes difficile.

— Réussissons d'abord et ensuite nous verrons, dit Sosthène d'une voix creuse.

Ses paroles furent suivies d'un assez long silence.

José Basco, ayant allumé un cigare, se leva pour s'en aller. Il allait ouvrir la porte lorsque Sosthène lui dit vivement :

— Attendez !

— Eh bien ? l'interrogea José en se retournant.

— J'ai entendu du bruit à la porte du jardin.

Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils entendirent distinctement des pas résonner sur le sol.

— C'est lui dit Sosthène.

— Enfin, murmura le Portugais.

Presque aussitôt les pas retentirent dans l'escalier, puis la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et Des Grolles parut.

Deux acclamations l'accueillirent. Ensuite, du regard, évidemment ses deux associés l'interrogèrent.

— D'abord, dit Des Grolles d'un ton farouche, y a-t-il à boire, ici ? J'ai soif.

— Que veux-tu ? Du vin, de l'eau-de-vie, de l'absinthe ?

— Ah ! ça, est-ce que l'ami Des Grolles veut se griser ? fit José.

— Pourquoi pas ? Oui, je veux boire, je veux boire, répondit Des Grolles, en promenant autour de lui son regard plein de lueurs sombres.

Sosthène s'était empressé de mettre sur la table une bouteille et un verre. Des Grolles vida trois fois de suite son verre rempli jusqu'au bord. Cela fait, il respira bruyamment et se laissa tomber lourdement sur son siège.

— Je crois, vraiment, qu'il est déjà ivre, dit José !

— Ivre, moi, répliqua Des Grolles, il me faudrait pour cela boire un tonneau.

— Si tu as encore soif, bois, fit Sosthène, et dis-nous ce que tu as fait ; nous avons hâte de le savoir.

— Eh bien, j'ai fait ce qu'il fallait faire, répondit Des Grolles.

— Ainsi, vous avez réussi ? demanda José avec anxiété.

— Oui.

— Et vous voilà, bravo..... Tout marche à souhait ; la partie est à moitié gagnée ! Voyons, ami Des Grolles, racontez-nous ce qui s'est passé ; vous devez comprendre que cela nous intéresse.

---Les renseignements que vous m'avez donnés, José, étaient parfaitement exacts. Comment diable avez-vous pu être si bien instruit ?

---Qu'importe.

---C'est à croire que vous êtes allé vous renseigner dans le pays.

---Peut-être.....

---Sans cela vous n'auriez pu savoir que le marquis ne passait jamais près de la maison du garde sans s'y arrêter. Eh bien, la chose s'est faite comme vous l'aviez prévu.

---Hier, aujourd'hui ?

---Ce matin. Hier et avant-hier, pas possible. Je n'étais pas à plus de vingt-cinq ou trente pas de lui, je l'ai mis en joue, j'ai pressé la détente, le coup est parti et il est tombé.

---Mort sur le coup ?

---Parbleu, sa tête était au bout du fusil.

---On a dû entendre la détonation.

---Je ne sais pas. Les autres étaient loin de là, et les chiens, dans le bois, faisaient un vacarme d'enfer.

---Vous n'avez pas été poursuivi ?

---Je ne le crois pas.

---Alors, personne ne vous a vu ?

---J'en suis persuadé. Naturellement je ne suis pas allé me jeter bêtement dans la gueule du loup. Sachant par les aboiements des chiens de quel côté se dirigeait la chasse, je m'éloignai dans la direction opposée. J'eus la chance de ne rencontrer personne. Le hasard me fit passer près d'une mare, un abreuvoir pour les cerfs et les chevreuils ; mon fusil ne m'étant plus utile et pouvant être au contraire, un objet compromettant, je le jetai dans la mare, j'en fis autant de ma blouse, après l'avoir enroulée autour d'une lourde pierre.

Un quart d'heure après, je me trouvais sur la lisière de la forêt ; je m'arrêtai un instant pour me reposer. Quelques paysans travaillaient dans les champs. J'hésitais à sortir du bois ; mais sentant qu'il était urgent de m'éloigner du pays au plus vite, je m'élançai bravement à travers les terres labourées. Bientôt, je me trouvais entre deux haies, sur un chemin rural. Le soleil, que j'interrogeai m'indiqua la direction que je devais prendre et je me remis en route, marchant très vite. J'arrivai à

temps à la petite gare de Nanteuil pour pouvoir prendre le train de midi.

J'étais assez tranquille, mais non complètement rassuré. Si un train marche rapidement, le télégraphe est plus rapide encore. Mais je ne vous dirai pas quelles étaient mes terreurs chaque fois que j'é percevais devant une gare le feutre d'un gendarme.

Comme il ne faut jamais négliger aucune mesure de prudence, j'avais pris mon billet pour Bondy. Je descendis à cette gare, sans être inquiet et je continuai ma route à pied. Mais je m'arrêtai à Pantin.

J'avais si mal vécu pendant ces trois jours, que je sentais le besoin de me reconforter. J'entrai chez un traiteur où je me fis servir un dîner, non pas succulent, mais copieux. Et voilà toute l'histoire.

---Allons, tout va bien, dit José. De nos jours, on ne fait plus de pacte avec le diable ; mais il y a sûrement un démon qui nous protège.

---Maintenant, Sosthène, reprit Des Grolles, verse-moi de l'absinthe. Voyez-vous, continua-t-il, en reprenant un air farouche, je viens de faire une besogne terrible, j'ai besoin de m'étourdir.

---Veux-tu encore un verre de vin ?

---Non, non, plus de vin ; c'est rouge, cela ressemble à du sang ; Sosthène je t'ai dit de l'absinthe, entends-tu ?

---Eh bien, c'est de l'absinthe que je viens de verser dans ton verre.

---Ça, ça de l'absinthe ?

---Tu le vois bien.

Des Grolles passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux. Soudain il bondit sur ses jambes et regarda autour de lui avec une sorte d'épouvante.

---Mais qu'ai-je donc dans les yeux ! s'écria-t-il ; tout ce que je vois est rouge, rouge !

Le Portugais haussa les épaules.

---Quand vous toucherez votre part des millions du marquis, dit-il, les objets changeront de couleur ; alors vous verrez jaune.

A suivre.

LE MOULIN DE KÉRIGUEL

Je le suivis dans l'escalier, me tenant à quelques pas derrière lui et voilant de ma main la flamme de la chandelle.

Mais ces précautions étaient bien inutiles, car dans la pièce il n'y avait plus personne. Le blutier à farine avait été écarté du mur où il était adossé, on l'avait péniblement traîné presque jusqu'au milieu de la chambre. Dans la muraille apparaissait, béant, un trou où l'on pouvait fourrer le bras jusqu'au coude.

— Nous sommes les maîtres, dit Pierre, le vieux est parti.

— Parti ! mais c'est impossible ! Par où ?...

— Par la fenêtre, parbleu !

— Sauter par la fenêtre ! à son âge ! cassé comme il est ! Mais, je te le répète, cela est impossible !

— Dam ! à moins qu'il ne soit parti sur l'aile d'un dragon volant !... Voilà toujours le fusil.

Et pendant qu'il en examinait les batteries et la charge, avec ce soin méticuleux du braconnier qui veut tout prévoir et qui ne risque pas inutilement un coup de plomb, moi, je continuai à chercher, interrogeant chaque recoin, de la fenêtre à la porte.

Lebras avait mis le fusil en bandoulière.

— Quand tu chercherais d'ici demain matin dit-il, il n'y est pas, c'est clair. Après tout, s'il aime la promenade de nuit, nous n'y pouvons rien ; il saura bien rentrer sans nous. Moi, je brûle d'essayer son double zéro. Partons !

Lebras, voyez-vous, est passionnément épris de la chasse. Il faut que tout cède à son goût. Il était si pressé de gagner la rivière, pour aller guetter les canards, que tout le reste n'était plus que secondaire. Mes inquiétudes ne lui parurent point dignes de l'arrêter davantage. Si bien que, me rendant à ses arguments, je le suivis bientôt à travers la campagne.

Nous remontions la rivière, nous tenant à quelques centaines de pas des bords, afin de ne pas effaroucher le gibier qui s'y était abattu.

Une fois à la hauteur de la passée, nous devons nous approcher doucement jusqu'à portée du fusil.

— Chut ! fit Lebras en retenant son souffle ; nous y sommes. Vois tu là-bas, près des roseaux...

Quoique la neige tombât avec beaucoup moins de violence, je ne distinguai rien dans la direction qu'il m'indiquait. Les braconniers ont des yeux de lynx ; quand ils ne voient pas, ils devinent. Au moment où je me penchais pour mieux regarder, j'entendis près de moi un cliquetis de chaîne sur la glace. Je frissonnai instinctivement.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Lebras.

En même temps, les broussailles s'entreouvrirent et un animal se jeta dans mes jambes. C'était Turc qui s'était échappé de sa niche. Sa chaîne, qu'il avait brisée, traînait derrière lui.

— Nous voilà bien ! gromme'a Pierre. Tiens ton chien, morbleu ! et bâillonne le, s'il le faut.

Mais Turc était dans une agitation extrême. Il sautait bruyamment jappait, tournait autour de moi, me léchait les mains, s'en allait d'un air inquiet et revenait me tirer par mon habit.

— Tiens ton chien ! répétait Pierre. Tiens ton chien ! Bah Prrrrt !.....

C'étaient les canards sauvages qui s'étaient levés des roseaux et qui portaient à tire-d'aile vers Coët-froc. Lebras lâcha un coup de fusil hors de portée.

— Voilà de belle besogne, en vérité ! reprit-il mécontent. Nous avons bien besoin de Turc..... Mais qu'a-t-il donc, ton chien ? Il est enragé, Jean ! qu'est-ce que cela veut dire ?

En effet, l'animation de Turc était incroyable ; avec ses dents, avec ses pattes, il s'accrochait à mes vêtements et semblait vouloir m'entraîner du côté opposé à la rivière. Quelques pas que nous fîmes dans cette direction doublèrent encore son empressement. Il paraissait vouloir dire par ses folles caresses que nous l'avions compris.

— C'est égal, murmura Pierre, nous tournons le dos à la passée....

— A chacun son tour, repris-je ; maintenant, c'est à toi de me suivre. Je veux éclaircir ce qui se passe.

Nous marchâmes vivement, quoique le sentier fût difficile à retrouver sous l'épaisse nappe de neige qui couvrait la terre. Au bout de dix minutes nous atteignîmes un petit chemin

éloigné de toute maison. Ce chemin est si défoncé que pendant l'hiver il est tout à fait impraticable. On n'y passe guère qu'en été lorsque les fondrières qui le coupent sont à sec.

—Où diable nous empêtres-tu ? dit Lebras.

Mais je ne l'écoutais plus. Au milieu de l'une des fondrières les plus dangereuses, je venais de distinguer une masse noirâtre qui se détachait sur la neige.

—Regarde donc, dis-je à Pierre, je ne sais pas si je me trompe, il me semble que cela fait des mouvements.

Nous avançâmes avec précaution, car, sous la neige fraîchement tombée, nos pieds faisaient craquer la couche de glace. Cette fondrière-là ne gèle jamais qu'à la surface, à cause des sources dont l'eau est très vive. Si vous vous attardez seulement un peu, la surface gelée cède tout à coup, et votre jambe se trouve emprisonné dans un bourrelet de glace comme dans un piège à loups. Cependant, à mesure que nous nous approchions, la masse noire se dessinait plus nette. Je distinguais des bras, une tête ; c'était une forme humaine à demi ensevelie déjà dans la fondrière.

—Eh ! parbleu ! c'est un homme, dit Lebras. Qui est là ?

—Grâce ! mes amis, grâce ! répondit la masse noire en se démenant d'une façon désespérée. Ne me faites pas de mal !

C'était le père Gautier.

—C'est bien le moment de crier grâce, vieux fou ! dit Pierre. Laissez-nous seulement le temps d'arriver jusqu'à vous.

—Mes amis ! s'écriait le vieillard d'une voix que la frayeur étouffait dans sa gorge, mes amis ! je vous en supplie ! ne me faites pas de mal ! Oh ! le froid !... le froid !... Vite ! j'enfonce !... Grâce ! nous partagerons !... Oh ! mon sac de cuir ! Si vous voyiez à la chandelle, comme ça brille... Pour vous deux, vous en aurez une poignée !

Je crus que sa cervelle avait délogé. Mes mains tremblaient tout en coupant à la hâte des branches sèches dont nous jonchions la glace, afin de pouvoir arriver jusqu'à lui sans enfoncer dans la fondrière. Lebras avait beaucoup mieux que moi conservé son sang-froid.

—Vieux sorcier, disait-il, si ça ne vous guérit pas de passer vos nuits à courir la campagne ! Allons, qu'est-ce que c'est que ce sac de cuir ? Donnez-moi ça ; ça vous embarrasse les mains !... Donnez !

Mais le meunier ne voulait pas s'en séparer. Les efforts qu'il faisait n'eurent pour résultat que de l'empêtrer davantage, et, comme la glace l'enveloppait déjà jusqu'à la ceinture, sa frayeur redoubla encore.

—Jean ! à mon secours ! criait-il. Oh ! le froid !... Je ne me sens plus les jambes !... Ça gagne l'estomac !... Je suis mort !... Jean !... vite !... Je te donne tout ce que tu voudras !...

—Hoin ! interrompit Lebras. Tout ? Parbleu ! l'occasion est trop belle ! Eh ! mon vieux, engagez-vous à lui donner Etienne.

Si cela avait été en mon pouvoir, j'eusse retenu ce nom sur ses lèvres. Lebras ne m'avait jamais paru si brutalement malséant.

—Eh bien ! je ne dis pas non, répondit le père Gautier qui avait grand'peur de laisser là sa peau. Oui ! je promets d'y penser. Mais tirez-moi vite de ce satané trou !

Enfin, avec beaucoup d'efforts, nous parvîmes à l'arracher et nous l'emportâmes transi jusqu'au moulin, où nous fîmes flamber un grand feu. Pierre trouva au fond de sa carnassière une petite gourde de *gwin-ardent* qui fit un merveilleux effet. La chaleur du feu et du cordial ranima peu à peu le meunier.

—Jean ! murmurait le vieux à mesure que l'engourdissement s'en allait, ça revient ! ça va mieux !... Pas trop de fagots, mon garçon ! pas trop !... Ça coûte les yeux de la tête !

Que voulez-vous y faire ? Dans sa peau meurt le renard.

Le contenu du sac de cuir nous expliqua bien des choses : la cachette dans la muraille, derrière le blutoir à farine, la petite trappe que j'avais encore ouverte et à laquelle le meunier s'était placé en embuscade, notre conversation qu'il avait entendue, mais dont il n'avait saisi qu'une partie, l'idée que nous en voulions à son trésor, les terrasses qu'il s'était forgées, le blutoir déplacé, la fenêtre ouverte dans la nuit, sa tentative de fuite... tout cela s'enchaînait nettement pour nous.

Je me demande encore, lorsque je me rappelle cette nuit-là, comment ce pauvre vieillard,

incapable sans mon aide de lever une vanne du moulin ne s'était pas rompu les os sur la glace en sautant par la fenêtre. Vrai ! les mauvaises passions nous prêtent quelquefois une énergie que malheureusement nous ne savons pas trouver pour faire le bien.

—Maintenant, ajouta Jean Toulic, en étendant le bras, vous apercevez là bas entre les arbres la tourcelle pointue de Kergrist. La route est toute droite, vous n'avez plus besoin de moi. D'ailleurs, mon histoire est finie.

Le père Gauthier n'osa point revenir sur l'engagement qu'il avait pris devant Pierre Lebras. Je crois, du reste, qu'il m'était sincèrement reconnaissant du service que je lui avais rendu en le tirant de cette foudrière où il serait resté sans moi.

Un mois après, j'étais le mari d'Etienneotte.

Le meunier est mort l'an dernier, sans avoir pu se résoudre à placer ses trois mille francs.

Quand j'essayais de lui persuader qu'il pourrait en tirer de bons intérêts : — Bah ! bah ! répondait il, il vaut mieux encore garder son argent pour l'avoir sous la main !

L. PETIT.

PASSE-TEMPS

LOGOGRIPHE NO. 17

—o—

Jugez si j'ai le don de plaire ;
Je sais flatter le goût, l'odorat et les yeux ;
La moitié de mon tout est au sein de la terre ;
Et l'autre moitié dans les cieux.

CHARADE No. 18

—o—

Mon tout est un oiseau chanteur
Qui sur mon premier, toujours vert,
Module mon second avec joie et bonheur,
Mais il est muet en hiver.

MOTS CARRÉS No. 19

—o—

1. Contraire de peine
2. Quadrupède.
3. Prénom féminin
4. Personnage de la bible.

EXPLICATIONS DES PROBLÈMES DU NO 5

—o—

CHARADE NO. 11 — VER MISS EAU

—o—

METAGRAMME NO. 12
NIL, MIL, VIL, CIL, FIL.

—o—

ANAGRAMME NO. 13
TRONE, TENOR, NOTER, NOTRE.

LA GOUTTE D'EAU

Sur sa tige penchée,
Une fleur des-échée,
D'abandon se mourait.
Sa senteur était douce,
Mais sous son nid de mousse,
Nul ne la respirait.

Survint une fauvette,
Qui, voyant la pauvrete
Déjà morte à moitié,
Pour cette abandonnée,
Avant le temps fanée,
Fut prise de pitié.

Aimable messagère,
Elle vola légère
Vers le prochain ruisseau,
Et de son bec humide
Dans le calice avide
Fit tomber un peu d'eau.

La fleur décolorée
But, et désaltérée,
Leva sa tête en pleurs ;
Et la pure rosée
En son sein déposée
Lui rendit ses couleurs.

Ah ! l'âme solitaire,
Qui languit sur la terre
Sans ami, sans espoir
Et jusqu'au fond blessée,
Du monde délaissée,
S'affaisse avant le soir.

Pour former sa blessure,
Pour que la nuit obscure
Cède la place au jour,
Que faut-il ? Un sourire,
Un mot où Dieu respire,
Une goutte d'amour !

DEVINS : Mlle M. Buckley, St Hyacinthe, tous les nos ; G. U. Dupuy, dito ; Mlle Anna Couturier, Montréal, tous ; Mlle Cléopâtre Roireau, St-Dominique, nos. 11 et 12 ; Chrys. A. Batié, Marieville, nos. 11 et 12 ; J. C. E. Pinal, Trois-Rivières, nos. 12 et 13 ; Chs Noreau, Québec, tous.